

# Imposée ou désirée ?

## Les coulisses de la Guerre franco-allemande de 1870/1871

Eugène Berg\*



**La Guerre franco-allemande de 1870/1871 a ouvert incontestablement une période d'affrontements franco-allemands et donc européens, refermée seulement dans les années 1950 avec les débuts de la construction européenne.**

### Europäisches Debakel

Bravourös beschreibe der Spezialist des *Second Empire*, Alain Gouttman, die Niederlage Frankreichs im deutsch-französischen Krieg von 1870/71, so der Rezensent. Seinem fesselnden Bericht fehle allenfalls ein europäischer Kräftevergleich oder vielmehr der zeitgenössische Blick auf die Ereignisse und die daraus gezogenen Konsequenzen. Red.

Alain Gouttman



La grande défaite  
1870-1871

BERNARDINUS  
PERRIN

marck, défaire celle de l'Empire austro-hongrois que l'on jugeait invincible. Déjà dès ce moment les dés étaient jetés : il y eut en Europe un avant et un après Sadowa. Napoléon III n'envisagea pas un seul instant la possibilité d'intervenir pour apporter son aide à Vienne afin de restaurer l'équilibre dans le monde germanique et en Europe. Plus encore, il était persuadé qu'un simple froncement de sourcil allait faire reculer Berlin. Mais l'armée prussienne était dotée d'un nouveau fusil qui tirait très vite, plus encore elle était dotée

Spécialiste du Second Empire, plus spécialement de ses activités militaires, Alain Gouttman, déjà auteur de *La Guerre de Crimée* et de *La Guerre du Mexique*, publie le troisième volume de ce triptyque chez le même éditeur. De nombreux ouvrages ont traité de cet événement décisif, depuis *La Débâcle* de Zola, qui ne dissimulait pas son anti-bonapartisme en exaltant le patriotisme et l'élan de ces troupiers à la moustache volontaire, en pantalons rouges et képi sacrifiés par l'incurie du haut-commandement et le désordre de l'administration.

Alain Gouttman ouvre plus grand la focale, puisque son récit très circonstancié débute avec la bataille de Sadowa, du 3 juillet 1866, la plus formidable bataille engagée sur le territoire européen depuis la bataille des Nations d'octobre 1813. Contre toute attente, elle vit l'armée prussienne, aux mains de von Moltke et impulsée par Bis-

d'un système de transport et de communication moderne, à base de chemin de fer, de télégraphe et de téléscripteurs ; un grand Etat-major aussi net et précis qu'un laboratoire de physique-chimie ; un commandement favorisant toutes les initiatives ; enfin, un esprit offensif, appuyé sur un moral d'acier. Ce fut, selon une expression qui fit florès, « *un coup de tonnerre dans un ciel serein* ». D'une manière qui semble paradoxale, la gauche française applaudissait au succès de Berlin, se délectant de la chute d'une puissance cléricale et ultramontaine au profit d'une Prusse protestante, nationaliste et progressiste. Cette fracture des deux France est d'ailleurs l'un des fils conducteurs que tisse Alain Gouttman dans son livre, qu'il poursuit bien au-delà des seuls faits militaires, car il décrit en long et en large le soulèvement et l'écrasement de la Commune de Paris, autre jalon important dans la pensée et l'action « révolutionnaire » et

\* Eugène Berg est ancien consul général de France à Leipzig et ancien ambassadeur.

marxiste en Europe. Alors qu'au sein de l'armée française qui eut pour tâche de réduire les communards on dénombra un millier de tués, les victimes parmi les insurgés sont évaluées de 30 000 à 40 000.

De 1866 à 1870, Napoléon III, sa cour, l'impératrice Eugénie, eurent deux préoccupations principales. D'abord, celle d'éviter qu'une nouvelle révolution n'éclate en France du fait du bouillonnement qui montait dans la classe ouvrière et dans les milieux révolutionnaires ; puis assurer la succession dynastique en portant le fils de l'empereur sur le trône, Napoléon III se sachant affaibli et malade. Un rêve caressé surtout par Eugénie qui pesa de plus en plus sur les décisions de son époux et de son cercle rapproché. Or, ce dessein aurait été grandement favorisé par une éclatante victoire militaire ou diplomatique faisant de la France l'arbitre de l'ordre européen. La France, qui n'était pas intervenue après Sadowa, n'était guère en mesure de peser, ayant laissé la petite Prusse étendre sa domination sur un total de 47 millions d'Allemands. L'armée prussienne surclassait la française, qui ne pouvait plus et ne chercha pas à rattraper son retard.

Puis Napoléon III accumula les faux pas. D'abord, il porta à la tête du Quai d'Orsay Antoine Alfred Agénor, duc de Gramont, prince de Bidache, que les Prussiens jugeaient comme l'un des leurs ennemis jurés. « *Un veau !* », se serait exclamé le chancelier allemand qui y vit l'occasion de tendre aux Français un piège fatal. S'ensuivit l'épisode si souvent relaté de la dépêche d'Ems, du 13 juillet, qui conduisit la France à déclarer la guerre à la Prusse le 19 juillet. Alain Gouttman analyse dans le détail le fil des événements dans un chapitre intitulé sous forme de question : Une guerre imposée ou désirée ?

### Les causes majeures de la défaite

En fait comme pour le débat à propos de la Première Guerre mondiale, qui a donné lieu à tant d'écrits, de controverses, d'hypothèses ou de certitudes, la question de la responsabilité principale du conflit reste posée. Pour l'auteur pourtant, « *un peu plus de sang froid au Quai d'Orsay, un peu moins de préoccupations dynastiques à Saint-Cloud, davan-*

*tage de mesure à la droite du Corps législatif, rien n'aurait fait : un peu plus tôt, un peu plus tard, la guerre aurait éclaté quand même* ». Il poursuit sa pensée : « *Le chancelier s'en est suffisamment expliqué lui-même, notamment dans ses Pensées et Souvenirs, pour que cette réalité l'emporte sur toutes les autres. En dépit d'un contexte qui, préfigurant étrangement celui de 1938, n'a poussé les apparences au premier plan que pour mieux voiler ce qui se tramait en coulisse et inverser ainsi l'ordre des responsabilités dans le déclenchement du conflit* ». Les puissances européennes, presque d'emblée, optèrent pour la neutralité. Le reste des événements a été maintes fois relaté. Les désordres de la mobilisation et l'infériorité numérique initiale de la France ne sont pas les causes majeures de sa défaite. La médiocrité du commandement, l'émiettement des pôles de décision et le manque de solidarité entre chefs de corps se sont combinés pour faire qu'à chaque rencontre les troupes françaises étaient en net état d'infériorité. Ce fut « *la retraite de Russie sans la neige* ».

Par la suite, au terme de bien des péripéties sanglantes, un homme émergera après l'élection de l'Assemblée de Bordeaux, d'un guide irremplaçable, l'indispensable Adolphe Thiers qui va s'affirmer comme l'homme de la situation, en lieu et en place de ce « *despote* » et « *fou furieux* » de Gambetta – ainsi que le qualifiera, sans le nommer, le chef du pouvoir exécutif dans un discours de juin 1871 devant l'Assemblée. Ce vieillard providentiel incarnera donc ce sauveur, vers lequel décidément la France va se tourner chaque fois qu'une grande épreuve semblera vouloir interrompre ses destinées : elle trouvera Clemenceau en 1917, Poincaré en 1921, Pétain en 1940, de Gaulle en 1958.

C'est tout un jalon de la politique française, intérieure et extérieure, intimement liées, comme de la politique allemande et européenne, que décrit avec un brio incontesté Alain Gouttman. Il ne manque à son captivant récit, argumenté et nourri de citations littéraires ou de mémoires, qu'une description de l'état des forces en Europe ou plutôt le regard que portèrent les contemporains sur cette séquence d'événements et les conséquences qu'ils en tirèrent.

**Alain Gouttman, *La grande défaite 1870-1871*. Perrin, Paris, 2015, 414 pages.**